



Vol. 2 No 2 – Novembre 2025

ISSN : 3088-7836

EISSN :

p. 11 – 17

La traduction littéraire

**Entre efficacité et créativité, la revanche
de la co-auctorialité**

Literary Translation

**Between Efficiency and Creativity, the
Revenge of Co-Authorship**

Pr. Saïd SAÏDI

Auteur correspondant, Centre de
l'Enseignement Intensif des Langues.
Université Batna 1 (Algérie),
incipit_sad@yahoo.fr

Soumission : **20.09.2025**

Acceptation : **31.10.2025**

Publication : **01.11.2025**



Les contenus de la revue Aporismos sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0).

Résumé — Dans la communication utilitaire et informative, la traduction vise l'efficacité, car l'objectif demeure utilitaire et informatif. En d'autres termes, la transparence du texte doit ressortir dans la traduction alors même qu'en littérature, l'opacité du texte et son autotélicité posent problème. Les notes parsemant les œuvres traduites, souvent tentatives de restitutions sémantiques approximatives d'une langue à une autre, justifient amplement la difficulté de la tâche. En plus de l'efficacité indispensable, la créativité se pose en paramètre décisif dans la traduction qui, évoluant dans le monde incommensurable de l'art, voit son centre de gravité basculer et ses limites se confondre, se dissiper dans les carences linguistiques et les entités culturelles distinctes. Mais un jour inédit, l'écho de la co-auctorialité retentit et répondit.

Mots-clés : *co-auctorialité, traduction, littérature, œuvre, écho.*

Abstract — In utilitarian and informative communication, translation aims for efficiency, as the objective remains utilitarian and informative. In other words, the transparency of the text must be evident in the translation, whereas in literature, the opacity of the text and its self-referentiality pose a problem. The notes scattered throughout translated works, often attempts at approximate semantic renderings from one language to another, amply justify the difficulty of the task. In addition to indispensable efficiency, creativity emerges as a decisive parameter in translation, which, evolving within the immeasurable world of art, sees its center of gravity shift and its boundaries blur, dissolving into linguistic deficiencies and distinct cultural entities. But one unprecedented day, the echo of co-authorship resounded and answered.

Keywords: *Co-Authorship, Translation, Literature, Work, Echo.*

« Ménippe est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui. Il ne parle pas, il ne sent pas ; il répète des sentiments et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter » (La Bruyère, 1950, p. 63).

Introduction

Dans *l'Apostille au nom de la rose*², roman célébrissime d'Umberto Eco, le sémioticien mondialement connu, soulève un point problématique relevant d'une traduction approximative, semble-t-il – si tant est qu'il existe des traductions absolument conformes et restituant le sens, tout le sens de la version à traduire, auquel cas, il n'y aurait pas de polémique ni de discussion et encore moins de mise au point, et sans aucun doute pas de pluralité de traductions pour une même œuvre. Dans la version originale, c'est-à-dire le texte italien, le mot « *fretta* » qui signifie *hâte* est utilisé deux fois à intervalle très bref. En effet, *Adso de Melk*, narrateur et personnage principal parce que témoin des événements de l'ensemble du roman, demande, à un moment déterminé – comme il se doit à un novice – à son maître Guillaume, homme de grande érudition et féroce inquisiteur :

« — Qu'est-ce qui vous effraie le plus dans la pureté ?
La hâte ! » (ANR, 1985, p. 11)

¹ *Apostille* : marque, ajout placés en marge d'un écrit – *Post-scriptum*.

² Désormais ANR.

Dans la page suivante, un autre personnage, *Bernard Gui* tient ces paroles menaçantes au cellérier de l'abbaye où se déroule toute l'histoire du roman :

« La justice n'agit pas avec précipitation, comme croyaient les pseudo-apôtres, et celle de Dieu a des siècles à sa disposition » (*ANR*, 1985, p. 12).

1. Auctorialité « contrariée » ?...

Un lecteur de la traduction française, écrivit à l'auteur pour lui demander quel rapport il a voulu créer dans les deux passages exprimés par les deux personnages, ou, quel lien unirait la *hâte*³ et la *précipitation*⁴. Les deux passages, pour ce lecteur, devaient avoir une liaison quelconque, sinon celui d'une symétrie paradoxale, qui fait dire au narrateur, et à l'auteur par conséquent, dans le premier cas que *la hâte effraie dans la pureté*, et dans le second que *la justice divine n'agit pas avec précipitation*.

Suit une longue tentative d'explication de la part de l'auteur, et pour le lecteur, auteur de la lettre demandant des explications et des éclaircissements, et pour les lecteurs de l'*Apostille* du roman de la rose, où Umberto Eco reconnaît que du sens, imprévu sans doute par lui et le traducteur, s'est installé entre ses deux répliques, dû certainement à la nuance de sens et de différence entre *hâte* et *précipitation*, termes traduisant tous les deux « *fretta* », mais choisis également par le traducteur selon le contexte, sans doute clairement différent pour le lecteur français, mais qui semble identique pour le lecteur italien – le talent d'Umberto Eco n'étant pas à mettre en doute ; *lui-même étant polyglotte et ayant un droit de regard autorisé sur les traductions de ses œuvres*.

Eco conclue par cette solennelle sentence :

« L'auteur devrait mourir après avoir écrit. Pour ne pas gêner le cheminement du texte » (*ANR*, 1985, p. 14).

— Y compris entre les langues l'on est tenté d'ajouter.

Affirmation qui a fait couler beaucoup d'encre car déplacée et coupée de son contexte, elle a connu non seulement un cheminement imprévu mais de véritables dérivations souvent sans rapport avec la situation initiale qui l'a fait dire à son auteur. Même si, d'une certaine manière, la sentence reste valable pour tout texte littéraire, car l'auteur n'a pas à greffer sur son texte des interprétations. Il demeure, au contraire, à l'affût des interprétations des lecteurs, qui lui feront découvrir des impressions imprévues. Car c'est dans cet espace que se joue le devenir du texte littéraire, soumis, légitimement à tous types d'analyses et de recherches, cheminement incontournable pour tout texte *authentiquement* littéraire. Cheminement libérateur du texte qui s'est glissé par une légitime effraction, celle de la traduction – laquelle appréhende le texte à disposition.

³ Lire avec fruit : Anita Izcovich (2015), « Hâte et urgence ».

⁴ Lire avec fruit : Nicole Aubert (2003). *Le culte de l'urgence : La société malade du temps*.

2. ... béances⁵ co-autoriales ?

Il est permis d'imaginer ce même fait ou d'autres survenant dans d'autres langues où, par exemple, la palette des nuances traitant de la *hâte* serait plus étendue, plus pittoresque. L'efficacité, à ce moment-là, le céderait certainement à la créativité et il ne se trouverait pas beaucoup de lecteurs qui écriraient pour demander des explications de détails – encore faudrait-il que ces mêmes lecteurs puissent déceler un quelconque prétexte à ces éventuelles explications.

À titre indicatif, le *Nom de la rose* a été traduit dans une trentaine de langues. Cela suppose, ne serait-ce que dans le détail, un travail de réécriture, de créativité, d'initiative de la part des traducteurs surtout dans le cas des traductions faites non pas à partir de la version italienne mais d'une autre, intermédiaire en quelque sorte, faite de seconde main. La sémantique s'en trouverait distendue, sans doute dans des proportions imprévues, et ceci sans aborder l'aspect encore plus nuancé – pour ne pas dire plus – des entités culturelles souvent irréductibles et donc foncièrement intraduisibles. En fait, c'est dans ces béances entre les considérations culturelles, que l'efficacité perd pied et se dilue car certains éléments demeurent intraduisibles – pour preuve les notes explicatives des traducteurs parsemant les textes, et souvent suppléant à une impossibilité de traduction, à l'aide d'un long passage.

Mais la traduction ne se limite pas seulement à la disponibilité ou non des termes. Il y a, en effet, plus complexe à affronter. Et une fois de plus Eco par les écueils de la traduction, où il s'agit, véritablement, de combler un déficit insurmontable inhérent à la langue de traduction. Umberto Eco, en tant que théoricien et pédagogue, a avoué sa prédilection pour un texte qu'il considère comme capital dans la littérature universelle. Il s'agit, en l'occurrence, de la nouvelle de Gérard de Nerval, intitulée *Sylvie*. Dans maints ouvrages théoriques, Eco dit avoir, un peu partout dans les grandes universités du monde, travaillé cette nouvelle, avec ses étudiants, pendant quarante-cinq ans, et il reconnaît qu'il ne se lasse pas de la relire, à chaque fois qu'il en a l'occasion. Dans *De la littérature*, Eco consacre un article entier à la nouvelle – il n'en serait être autrement – et dans une note en bas de page, explicative et très longue, il traite de la traduction anglaise qui n'a pas su faire ressortir le célèbre *incipit* de *Sylvie* : « — *Je sortais d'un théâtre.* »

La parole est momentanément donnée à Umberto Eco :

« Les langues ne possédant pas l'imparfait n'ont pas de chance, et elles ont du mal à rendre cet incipit nervalien. Une traduction anglaise du siècle dernier (*Sylvie: A Recollection of Valois*, New York, Routledge and Sons, 1887) essayait avec *I quitted a theater where I used to appear every night*, tandis qu'une autre plus récente, essaie *I came out of the theater where I used to spend money every evening*, et on ne sait d'où vient cette allusion à l'argent dépensé, mais peut-être voulait-on faire comprendre que c'était une habitude, un vice, quelque chose qui durait depuis trop de temps (*Nerval, Selected Writings*, trad. Geoffrey Wagner, New York, Grove Press, 1957). Que ne ferait-on pas pour suppléer l'absence de l'imparfait ! Je trouve beaucoup plus fidèle la très récente traduction de Richard Sieburth (*Sylvie*, Harmondsworth, Penguin, 1995) qui dit : *I was coming out of theater where, night after night, I would appear in one of the stage boxes...*

⁵ « [...] la connaissance (au XVI^e s.) se logeait tout entière dans la béance d'un signe découvert ou affirmé ou secrètement transmis » (Foucault, 1966, p. 73).

Cela rallonge un peu mais le caractère duratif et itératif de l'imparfait original est restitué » (2002, p. 68).

Par ailleurs, Umberto Eco, toujours en sémioticien averti, affirme que :

« Après avoir reçu une séquence de signes, notre mode d'agir dans le monde en est changé, pour un temps ou à jamais » (1985a, p. 55).

Affirmation judicieuse s'il en fut. Qu'est-ce à dire lorsque l'on sait que les séquences les plus denses sémantiquement relèvent de la littérature, véritable macrocosme signifiant à l'infini, y compris dans l'œuvre unique, microcosme par rapport à la dimension incommensurable de la discipline, mais tout aussi signifiant, même soumis à analyses multiples par des chercheurs avisés. *Sylvie* en est une preuve. Cette densité, cette polysémie, adopte dans beaucoup de cas, une géométrie variable selon les occurrences des nuances de sens ne manquant d'exister entre une langue et une autre. Et par conséquent la littérature, par la créativité qui l'habite, et étant l'une de ses dimensions les plus fondamentales, constitue une véritable pépinière au terreau immensément fertile que les traductions ensementeront à l'infini – avec plus ou moins de bonheur ; plus ou moins d'efficacité et de créativité.

Mais en littérature, la précision et l'exactitude, ne sont pas primordiales car il ne saurait y avoir de précision ou d'exactitude dans la fiction, la subjectivité, le rêve, l'imaginaire, les constructions oniriques ou délirantes... – composants fondateurs de la production littéraire. Quant à la fidélité, elle n'est exigée que par les esprits véritablement polyglottes et elle demeure tributaire de la disponibilité terminologique et des nuances de celle-ci ainsi que de spécificités structurelles telles que *l'imparfait français*, duquel Proust disait :

« J'avoue que certain emploi de l'imparfait de l'indicatif – de ce temps cruel qui nous présente la vie comme quelque chose d'éphémère à la fois et de passif, qui, au moment même où il retrace nos actions, les frappe d'illusion, les anéantit dans le passé sans nous laisser comme le parfait, la consolation de l'activité – est resté pour moi une source inépuisable de mystérieuses tristesses » (1958, p. 239).

Aux dires donc, très autorisés, de Proust et d'Eco, il n'est point de salut pour les langues qui ne connaissant pas l'imparfait. Et il serait tout à fait vain de tenter de le restituer par un quelconque procédé de substitution de la langue de traduction. Cela dit la traduction, étant nécessaire pour la diffusion des textes littéraires qui sont, par essence universels, doit s'accommoder des structures à sa disposition, étant donné que les professionnels de la lecture savent pertinemment que les sens, la sémantique, ne sont pas superposables dans l'absolu, d'une langue à une autre. Cependant que pour le lecteur maîtrisant, peu ou prou, une langue à la fois, l'étanchéité et l'imperméabilité linguistique et/ou culturelle seront une attitude naturelle et le texte traduit offrira un moment de contemplation, de plaisir, d'évasion, de médiation, sans que la recherche animée d'un esprit d'érudition et de curiosité intellectuelle méticuleuse ne soit mise à contribution.

Bien entendu, lorsqu'il s'agira de s'intéresser à Gérard de Nerval, en tant que traducteur du *Faust* de Goethe, la question de la créativité devient instinctive et l'on se demandera à chaque instant où s'arrête *l'auteur allemand* et où commence *le traducteur français*. Quant à Poe, le curseur ira vers cette autre question légitime :

- Aurait-il eu cette aura de conteur inimitable s'il avait été traduit par quelqu'un d'autre que *Baudelaire* ?

Il est vrai que ces questions sont filles de la subjectivité la plus insolente, iconoclastes – d'une certaine manière –,

- mais n'est-ce pas là, l'une des « *facultés* » productives de la littérature ?
- N'est-elle pas la résultante de la subjectivité de l'auteur, embarqué dans cette pharamineuse opération de traiter avec les mots ?
- N'est-elle pas aussi un lieu de rencontre et de confrontation entre cette même subjectivité et cette autre, celle du lecteur ? – car il ne saurait y avoir de lecture passive ou innocente.

Dans le cas de la traduction, une ou d'autres subjectivités seront toujours les bienvenues. Si la faconde du traducteur, lui-même écrivain réputé dans sa langue maternelle, se déclare, se voit, émerge, *le moins que l'on puisse dire est que la traduction a été en de bonnes mains.*

Conclusion

- Qui se soucierait de la qualité des traductions d'un *James Hadley Chase* ou d'un *Stephen King* ?
- Et dans le même ordre d'idées, pourquoi n'a-t-on jamais tenté de traduire *San-Antinio* alias *Frédéric Dard* et son asavoureux français familier avec des créations lexicales tout aussi savoureuses mais qui semblent intraduisibles ? – sans doute parce que la langue familière se positionne et se localise beaucoup plus profondément, culturellement s'entend.

L'autarcie étant l'arrière-plan philosophique et culturel qui permet une langue familière ou un parler local ancré d'abord dans une communauté aspirant à la distinction, à l'isolement, à des spécificités ou à une étanchéité valorisée. Alors que la littérature est une continuelle tentative de mener la langue à une esthétique supérieure et à une cohérence formelle sans cesse inaccessible. Ce qui fait d'elle une réalisation tendant à une diffusion maximale, universelle.

Questions et réponses éparées dans ce monde de la littérature dont les confins resteront toujours insondables dans une même langue. Que dire alors des traductions, sinon qu'elles seront toujours indispensables et nécessaires, surtout maintenant, dans ce village planétaire que la mondialisation réduirait bientôt à un immense moyen.

Références

- AUBERT, Nicole (2003). *Le culte de l'urgence : La société malade du temps*. Paris : Flammarion/Champs. https://fr.annas-archive.li/slow_download/95859fdb09aa42abd2b272534f117cf3/o/o
- ECO, Umberto (1985). *Apostille au Nom de la Rose*. Paris : Grasset.
— (1985a). *Lector in Fabula*. Paris : Grasset
— (2002). *De la littérature*. Paris : Grasset
- FOUCAULT, Michel (1966). *Les Mots et les Choses : Une archéologie des sciences humaines*. Paris : Éditions Gallimard.

https://monoskop.org/images/4/40/Foucault_Michel_Les_mots_et_les_choses.pdf

IZCOVICH Anita (2015), « Hâte et urgence ». *Mensuel* 19.

https://www.champlacanianfrance.net/old-files/private/Mensuel/Mensuel19_Alzovich.pdf

LA BRUYÈRE, Jean de (1950). *Les Caractères*. Paris : Librairie Hachette, Collection du Flambeau. <https://fr.annas->

[archive.se/slow_download/8c5933737790fc81c7b67e4fe8ef8e67/o/o](https://fr.annas-archive.se/slow_download/8c5933737790fc81c7b67e4fe8ef8e67/o/o)

PROUST, Marcel (1958). *Pastiches et mélanges*. Paris : Gallimard.

Pour citer cet article

Saïd SAÏDI, « La traduction littéraire : Entre efficacité et créativité, la revanche de la co-auctorialité », *Aphorismos*, vol. 2, no 2 – novembre 2025, p. 11 – 17.